**La soue**

**Nuit du 15 décembre 1256, province de Rouergue, royaume de France :**

« Je ne sais pas, je sais juste qu’ils fuient comme nous. »

Les deux silhouettes s’enfoncèrent dans la nuit et la noirceur les enveloppa tel un drap mou et lourd.

1

**Octobre 1255, province de Rouergue, royaume de France :**

À la tête du syndicat des porcs de la ferme, élu au suffrage universel, Adolphe était assez imposant

pour se faire respecter de tous les animaux, y compris des vaches et des chevaux. Bien sûr on exclue

les chiens. Les chiens c’est une autre histoire, c’est l’Autorité la plus proche de

l’Homme, devant laquelle on fait des courbettes à pleins sabots et derrière laquelle on crache constamment.

La société porcine de la riche ferme de Rebeyrolle était composée de sept beaux porcs en parfaite

santé physique et morale. C’était une bonne race, réputée dans toute la région, des porcs bien blancs qui pesaient au bas mot 200 kilo par individu, le groin d’un gris doux, l’oeil marron, le pas lourd et la démarche royale. Tout d’abord il y avait le plus vieux et le plus gras de tout les porcs : Adolphe, ni fou, ni généreux, ni bon à outrance, juste malin comme il faut, et sachant finement mener sa barque. Venait ensuite la mère porteuse et les cochettes Adeline et Marie, incapables d’indépendance intellectuelle aucune. Puis il y avait Raymond le verrat, un peu lâche, un peu pédant, qui lorgnait sans équivoque la place de chef depuis un bon moment déjà, et enfin, appartenant à la plus basse strate sociale, des gorets auxquels on ne donnait jamais de nom, parce qu’ils seraient sûrement égorgés avant l’hiver.

Tout était réglé sur mesure. La routine s’égrenait sans relâche. On avait par porc une quantité bien fixe de bouillie de châtaigne de bonne qualité, distribuée à des heures précises, de la paille propre en abondance, une litière nettoyée toutes les semaines, le lundi matin, entre huit et neuf heure et un porc malade guérissait rapidement grâce aux soins assurés par les Autorités. Sans cynisme on pouvait déclarer que c’était des porcs privilégiés.

Depuis quelques jours, les animaux (qui, dans l’ensemble, s’ennuyaient horriblement et,

paradoxe agaçant, pestaient de façon systématique à l’idée d’un quelconque changement) vivaient

dans l’excitation d’un nouvel arrivage de bête. C’était seulement des dires, mais il en fallait fort peu

pour faire parler la basse-cour et flamber la porcherie. Le chat avait ouï-dire que c’était des

cochons, « une toute nouvelle sorte de cochon, révolutionnaire ».

2

On avait dit vrai.

En début d’après-midi ce jour-là, les nouveaux arrivèrent. Cinq bêtes en tout, bien plus grasses,

(même le cochon Raymond qui était d’une mauvaise foi indestructible, dut admettre qu’ils avaient

sacrement de potentiel), bien plus vives, l’oeil très noir, le groin sombre, charnu ;

rien à voir avec les groins fins et délicats des blancs. Ils avaient les pattes courtes, l’échine bombée, les flancs musclés, luisants, et de surcroît arboraient des soies drues et folles, rien à voir encore une fois avec leur soie à eux, délicieuses, éparses, d’une molle invisibilité et qui faisait croire à un doux mirage. Le plus étonnant demeurait dans la couleur de leur peau ; leur peau. Leur peau était brune, très brune, comme s’ils avaient rôti avant

l’heure. Dans les rangs des cochons blancs, pris à la gorge par une anxiété inexplicable, des

plaisanteries de mauvais goût coulaient bon train ; on parla de cochons préchauffés, de cochons

sales, de cochons sûrement aigres au goût. En vérité tous étaient très secoués, l’oeil pris dans un

désordre tourbillonnant. Adeline et Raymond à l’arrière, cachaient leur désordre sous des moqueries

sournoises. Les deux cochettes, elles, fort inquiètes, parlaient à voix basse, l’oeil sévère,

se regardaient entre elles puis observaient les Autres, et, se croyant malignes, elles

secouaient la tête, résolument, l’air de dire : « Non, rien à faire, ils ne nous ressemblent pas, rien à

faire, ils ne sont pas comme nous, et nous ne sommes pas comme Eux. » Adolphe enfin, à qui ce

désordre faisait rudement peur, sentait déjà l’odeur d’un avenir mitigé et d’une entente très

approximative entre blancs et bruns. Chacun voyait sa vérité propre, une vérité guidée par un instinct

de bête, et elle était incontestable. Mais quelles que soient les vérités de chacun, celles de Raymond et d’Adeline, celles des deux jeunes truies, des enfants, ou d’Adolphe, elles

convergeaient toutes sur ce point : ces cochons-là, et ces cochons ci, étaient différents. Différents sonnait incompatibles pour certains, différents ne voulaient pas dire grand choses pour

d’autre.

La vie continuait dans la ferme. Les cochons blancs observaient les cochons noirs derrière

le côté gauche de la barrière, les cochons noirs observaient les cochons blancs, derrière le côté droit

de la barrière. Une semaine est passée, l’habitude s’est installée. Adolphe avait établi un contact amical avec le côté gauche, dialoguant souvent avec eux, leur apprenant peu à peu le langage d’ici. Tous les matins, avant la première ration, il entreprenait de réunir ses sujets pour leur inculquer les beaux principes d’égalité, de liberté, et de fraternité, répétant sans relâche, que cochon blanc ou cochon noir, c’était du pareil au même, et qu’ils étaient frères. La barrière du milieu fut retirée et au grand étonnement de la ferme toute entière la réunion se passa à merveille.

3

Insidieusement et au fil du temps, on avait senti les choses changer. Pas de grandes choses,

d’imperceptibles petits détails qui avaient tout de même l‘art d’irriter les couennes. Oh, les porcs blancs faisaient bonne figure. Quand un petit groin noir venait leur piquer un peu de leur ration

quotidienne, ils ricanaient, un peu attendris un peu outrés, et disaient à la mère « Laissez-le, grand

diable ! Ce qui est à nous est à vous ! ». Les conventions de politesse s’atténuaient en même temps que diminuait la ration des blancs et qu’augmentait la ration des noirs, jusqu’à ce que les deux groupes se retrouvent tout à fait égaux en nourriture. Le deuxième « changement » dans les principes de vie des cochons blancs, s’opérait quelques semaines plus tard, lorsque un puis deux, puis trois puis cinq cochons noirs vinrent investir l’étable, la bouche en coeur, foulant à présent un territoire qui ne leur appartenait pas, comme s’ils l’avaient foulé depuis la mise à bas de leur portée. Adolphe avait instauré une règle de vie (mesure sociale n° 4) qui obligeait les deux races à dormir en échiquier dans l’étable afin de favoriser le mixage ethnique. Çela avait alors soulevé une vague de protestations violentes de la part des truies, qui avaient ouvert les hostilités un jour d’automne, quand elles avaient refusé de céder la place à une énorme truie noire sur le point de mettre bas.

« Ce qui est à nous est à vous » n’avait jamais sonné si faux à présent, dans la bouche d’un blanc. Ils

se sentaient comme oppressés de toute part, envahis, violés dans leur propre maison. Un

désarroi frénétique et un besoin d’appartenance sans borne germait dans les âmes, on commençait à

entendre murmurer les indignations lorsqu’une truie noire recevait (mesure sociale n°6 : les rations

seront redistribuée en fonction des besoins de chaque individu, notamment celui des truies

pleines) trois fois plus de grain que les autres. « Voilà, couinait-on, où partent les allocations

familiales… Nos mères à nous, fouissaient sans se plaindre, dans la boue et le froid ; à eux, qui ne sont même pas de chez nous, voilà qu’on leur apporte tout sur un plateau d’argent ! » On commençait à entendre toute sorte de choses, en vérité : « Quelles grossières manières ! Dans tout les domaines, ils manquent cruellement de savoir vivre. L’éducation de leurs enfants, leur façon de manger et j’en passe ! Jusqu’à leur langue est acerbe au parler». Les cochons natifs du jour au lendemain se mirent à avoir peur. Ils tremblaient d’être non seulement dépossédés, aussi de devoir partager tous les privilèges dont ils jouissaient : le maïs en quantité et en qualité, l’espace et la chaleur du logis, le confort d’une société restreinte et familiale, les ordures du vendredi soir, tout ceci, par des cochons importés sûrement d’une ferme de bas étage, et qui plus est, par des cochons si différents.

Un événement considérable qui jamais ne fut vérifié, s’est déroulé quelques mois plus tard.

Un début d’après-midi Raymond déboulait affolé. Il avait vu, de ses propres yeux vu,

un cochon d’origine étrangère (le terme « noir » avait été interdit par Adolphe mesure sociale n°21

car jugé non politiquement correct) monter une truie blanche. On parla de viol, jamais un tel acte,

n’aurait pu être consenti ; on traita de sauvage, mais l’essentiel restait non-dit, car ce qui dégoutait

bien plus que le viol, c’était le mélange. On avait soufflé d’horreur, avant de grogner de colère. On

avait cru, cette fois ci, en venir aux pattes. D’autre rumeurs vinrent gonfler les haines, et peu à peu un conflit glacial s'installait, où chacun des animaux de la ferme avait bientôt pris part.

Il y avait quelque chose pourtant que personne ne pouvait nier : les cochons bruns se reproduisaient deux fois plus vites que les cochons blancs. Ces derniers ont rapidement été réduits en minorité, ce qui était, inacceptable.

Malgré les discours humanistes d’Adolphe, qui plaidait l’amour et la paix entre les peuples, les langues se sont peu à peu débridées, et les discours racistes et ségrégationnistes de

Raymond, ont été de plus en plus écoutés par la communauté « pure souche ». Ainsi, tous se

méprenaient, les blancs ne parlèrent plus aux noirs et la haine de l’autre s’installait plus creuse et plus solide que la pire des maladies.

4

**15 décembre 1256 :**

Opaque, silencieuse, immuable, la nuit était tombée sur la ferme. La distribution des rations était terminée. Soudain des cris d’effroi montèrent au ciel. Ils avaient investit l’étable, frappaient, massacraient. Il n’y avait pas espoir de leur faire entendre raison car il n’y avait plus ni bien, ni mal, ni humanité. C’était la haine qui bandait tous leurs muscles, elle encore qui brisait jambes, nuques et esprits. Les porcs blancs s’étaient dressés comme des Hommes, sur leurs deux jambes arrières et au milieu de la cohue qui commençait à grogner, de leurs mains aveugles et de leurs ongles ils ont tué. Au sol, il y avait déjà des formes un peu floues de jarrets déchiquetés, d’oreilles et d’épaules, des cheveux soyeux, déposés au sol, arrachés par la houle sanguine, des membres morts, tranquilles face à l’hystérie de la peur. Face contre terre, des piétinés succombaient faute de pouvoir se relever. Un massacre muet, d’ombre contre ombre qui paraissait durer des heures.

La porte de l’étable s’était ouverte sous la pression d’un peuple la mort aux trousses, libérant des êtres en déshérance.

La première barrière dépassée, celle de l’enclos de la porcherie, ils avaient arrêté d’assassiner ; ils

ordonnaient que tout les survivants quittent sur le champ le territoire. Pour cela il fallait franchir la

frontière de la ferme, à une demi-heure de marche. La foule se rassemblait. Il y avait beaucoup de mômes. Lestes et discrets, ils couraient vite. Une petite main brune, attrapa une autre main. Elles se retournèrent étonnées, vers les individus au loin, qui scandaient à pleines dents: « Rentrez chez vous ». Les deux gamines regardaient les yeux des autres trembler d’une lueur animale. L’aînée tourna la tête : « Viens, il faut qu’on s’en aille.

– Déjà ? Je suis fatiguée.

– Il faut qu’on y aille, qu’on s’éloigne.

– Oui, mais papa, maman, où sont-ils ?

– Je ne sais pas. Ils m’ont juste dit qu’il fallait partir loin, très loin. Que c’est trop dangereux de rester

là. Tout le monde est en train de partir. Il faut qu’on les suive. Ils disent tous qu’arrivés à la frontière

ce sera mieux. J’ai promis à papa qu’il ne t’arrivera rien, que je prendrai soin de toi. Je sais que c’est

dur mais nous devons être courageux.

– Qui sont tous ces gens qu’on suit ?

– Je ne sais pas, je sais juste qu’ils fuient comme nous. »

Les deux silhouettes s’enfoncèrent dans la nuit comme dans un drap mou et lourd et peu à peu qu’il

tombait sur elles, la noirceur les avala complètement.

5

Des cadavres froids gisaient ici et là, au milieu de nappes de sang : trois belles truies noires, toutes mutilées, matinal carnage en ce mois de décembre. Le fermier abasourdi laissait errer son regard sur l’horreur. Il était écoeuré et répétait en boucle : « comme c’est foutrement bête un animal ».

Tuer pour une histoire de peau. Il était persuadé de voir l’oeuvre inexplicable de la sauvagerie

animale, persuadé d’y voir la trace de la nature qui reprend ses droits, une violence

de bêtes sans pensées ; il eut un souffle de mépris et pensa à voix intelligible à présent :

« Est ce qu’on peut imaginer, que l’homme un jour soit capable de tuer ses frères et soeurs parce

qu’ils sont un peu plus foncés ? Ou avec des yeux un peu plus larges? Ou même avec un nez un peu

plus gros, ou des cheveux un peu moins raides ? »

Persuadé de sa supériorité, l’Homme brandissait haut son Humanité et ne formulait

pas de réponse puisqu’elle tombait sous le sens.

Naïf, il touna le dos à la scène croyant laisser, enfermée dans l’enclos, la *Sauvagerie*

*avec les Animaux*.